



LA FORÊT ROUGE

NILS AURAM

Nils Auram

La Forêt rouge

© Nils Auram, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0150-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Laura M.

1

Rouge.

Rouge comme le sang.

Un océan écarlate de feuilles brassées sur le sol terreux. Le même rouge s'étendait jusqu'aux branches, cohabitant avec le ciel.

La matinée avait à peine débuté. Il marchait d'un pas rapide dans l'océan rouge, un bâton sur l'épaule. Ses chevilles s'enfonçaient dans les feuilles, mais ses bottes ne ressortaient jamais rouges. Elles étaient imperméables au sang.

Sa tête était vide de peur, mais pas de colère. Les pensées légères n'y existaient pas. Seule une rancune lourde et sombre y habitait.

Le silence pesait sur la forêt. Aucun chant d'oiseau pour égayer, pas de lièvre pour bondir hors des sentiers, ni de cris de chien sauvage. Seulement la plainte des feuilles et le frémissement des branchages qui se transformaient en mélodie dans sa tête.

Ciel de vie, ciel de vent,

Je ne suis plus rien maintenant,

Ciel de mort, ciel de sang,

Tu es le fruit d'un autre temps...

Une mélodie qu'il espérait faire taire un jour.

Ses pas le guidaient à travers l'océan rouge. Les feuilles se déchiraient à la moindre pression. Autour, les arbres semblaient se faire discrets. Il passait devant eux sans s'arrêter, si près que ses épaules solides effleuraient l'écorce.

Sa route l'arrêta devant un arbre isolé, paré d'un manteau encore plus vif que celui de ses voisins. Il le contempla, l'étudia, posa une main dessus. Sa carapace de bois était froide et dure comme du métal. Il songea, s'interrogea. Mais ce n'était pas l'arbre qu'il cherchait.

Il poursuivit donc sa route.

Le rouge diminua dans les airs : le ciel s'agrandit. Il était arrivé au bord de la montagne. Devant lui s'étendait la vallée infinie, teintée de vert, de jaune et de brun, fendue par un large fleuve dans lequel se jetaient des rivières. Plus loin se dessinait la mer, infinie elle aussi.

Il découvrait tous les jours ce paysage qu'il ne connaissait que de loin. Il n'avait jamais descendu la montagne pour parcourir la vallée. Bien que belle et accueillante, elle n'était pas son monde. Lui appartenait au rouge, et le rouge lui appartenait.

Il escalada les pentes, enjamba les rochers et progressa sous le soleil encore timide. Les arbres qu'il croisait étaient petits, chétifs et minables ; il ne s'arrêta devant aucun d'eux. Il avançait de plus en plus vite. Il ne connaissait pas la fatigue.

La mélodie continuait de jouer en lui.

Tu as fait de moi un tueur,

Et ton sang est malade,

Je me nourris de tes vieux os,

Et un jour tu ne seras plus...

Une fraîcheur soudaine l'engloba au sommet de la montagne. À cette hauteur, la vallée était encore plus spectaculaire. Il se demanda pourquoi il n'y apercevait jamais quiconque, et aussi pourquoi personne ne traversait son monde rouge. Sans doute à cause de l'odeur de mort et de chagrin. La forêt rouge était un lieu maudit et repoussant. Il y vivrait seul jusqu'à la fin.

Un nouvel arbre attira son attention, plus grand et plus beau que les précédents, exposé à la lumière. Il resta longuement devant à hésiter, sans en détourner les yeux. L'envie le démangeait, ses doigts serraient son bâton, mais il voulait être sûr, même si cela lui réclamait la journée entière.

Il remarqua alors une branche plus fine que les autres, porteuse de feuilles séchées et granuleuses. Cet arbre n'était pas celui qu'il cherchait. Il lui tourna le dos et continua de marcher.

Autour de lui, les buissons, tout aussi rouges, eux aussi, tremblaient sur son passage. Il n'y avait pourtant pas de vent. Une branche d'arbre remua subitement. Il n'y avait pourtant pas d'animal pour la faire pencher.

Parle-moi tant que tu veux,

*Je ne t'écouterai pas,
Implore-moi si tu veux,
Je ne t'épargnerai pas...*

Il redescendit dans la partie dense de la forêt, là où le ciel n'existait plus, là où le rouge était si éclatant qu'il donnait mal à la tête. Un silence identique y régnait. Les arbres se taisaient sur son passage, incapables de dissimuler leur angoisse. Leur espoir était qu'il ne s'arrête pas devant eux.

Il le remarqua alors, son arbre, et sut tout de suite qu'il était celui qu'il cherchait. Cet arbre était parfait, majestueux et touffu, un exemple pour ses congénères.

Ses mains brandirent le bâton ; le bâton se transforma en hache. Une hache si longue qu'elle le dépassait en taille, si lourde que lui seul pouvait la manier. Il la leva dans le ciel.

L'arbre se mit à supplier.

Mais il n'eut pas pitié.

La hache s'abattit une première fois sur le tronc.

Le sol trémula.

Un deuxième coup fut donné.

Un murmure rauque sembla surgir de la terre.

La hache frappa une troisième fois. Du sang coula le long de sa lame puis de son manche.

L'arbre s'étouffait en pleurant. Son armure avait été brisée. Les coups s'enfonçaient plus facilement.

La hache se prépara à porter le coup fatal. L'arbre cessa d'implorer et attendit l'exécution avec courage.

Mais au moment où il leva la hache, un son le figea.

Ce n'était pas un son comme il avait l'habitude d'en entendre. C'était un son nouveau, qui ne ressemblait ni à un bruit naturel ni à un cri animal. C'était un son qui n'aurait pas dû exister.

Perturbé, il déposa sa hache ; la hache se transforma en bâton. Il observa les alentours, sans rien découvrir. Jamais encore il n'avait été ainsi dérangé dans son

travail. Cela ne lui plaisait pas du tout.

Mais était-ce si important ? Ce qui comptait était la force de ses bras. Ce qu'il entendait ne l'empêcherait pas d'accomplir son œuvre.

Il ramassa le bâton ; le bâton se retransforma en hache. Un rictus redressa ses lèvres sèches.

Il n'y aura plus d'été pour toi,

Mon vieil ami de bois,

Ton âme agonisera dans le noir,

Et bientôt tes frères suivront.

Il tapa, pour la dernière fois. L'arbre fut pulvérisé, sous le regard silencieux de la forêt rouge.

Une nouvelle journée, un nouveau mort.

Il s'appelait Elrick. Et la forêt était son ennemie.

2

Le soleil se couchait sur le royaume rouge. Les feuilles brillèrent un bref instant sous la lueur, avant de s'éteindre en duvet grisonnant.

L'arbre avait été vaincu, il n'était plus qu'un souvenir. Elrick avait attaché les morceaux ensemble et les traînait derrière lui sur le tapis d'automne. La souche avait été fracassée, et les racines arrachées pour ne laisser aucun vestige.

Elrick devinait la conversation terrifiée des arbres. Tous se demandaient quand viendrait leur tour. Les plus beaux étaient les premiers à mourir. Leur fin n'était qu'une affaire de semaines, voire de jours.

Longeant le ruisseau sec, Elrick pénétra dans une clairière ombragée à l'herbe morte. Sa demeure l'y attendait. Une cabane faite de bois et de pierre, avec un toit incliné. Une fumée toxique s'élevait dans les airs, crachée par une cheminée tordue. Les fenêtres étaient condamnées.

Des dizaines de paires d'yeux encastrées dans le bois du porche l'observaient sans jamais cligner. Des grands, des petits, des bleus, des jaunes et des fendus. Les yeux des animaux qui avaient autrefois peuplé la forêt. Ils ornaient à présent l'entrée.

Elrick ouvrit la porte d'un coup de pied. À l'intérieur, un air chaud mêlé à une odeur de fumée. L'unique pièce de la cabane était grande, mais aussi très vide. Un simple lit reposait dans un coin. Au fond de la cabane s'agitait un feu dans une gigantesque cheminée, comme un monstre en cage. Il était si grand qu'il éclairait à lui seul cet intérieur dans lequel le soleil n'était pas le bienvenu. Son crépitement interdisait tout silence.

Elrick rangea sa hache sur un crochet ; la hache se transforma en bâton. Puis il tira les morceaux de bois jusqu'à la cheminée. Le frottement contre le plancher ressemblait à un cri de terreur. Mais Elrick ne s'y intéressait pas.

Il jeta un premier morceau dans la cheminée ; le feu bomba fièrement le torse. Les autres morceaux décuplèrent sa taille, le faisant presque atteindre le plafond. L'air devint encore plus chaud, sans être suffocant. Elrick se colla ensuite au feu. Les flammes lui chatouillaient le visage. Il y plongea sa main ; les flammes s'y

enroulèrent comme un bracelet scintillant. Il n'avait pas mal. Le feu ne pouvait pas le blesser.

Il était le feu. Et le feu était lui.

Si le feu s'éteignait, il s'éteindrait avec. Il devait nourrir et protéger le feu.

La vive lueur des flammes chassa les dernières ténèbres. Elrick eut l'impression de se retrouver très loin du monde qu'il connaissait, comme dans un espace au-delà du temps. Il flottait, assis dans le vide, toujours face à son feu. Des images y apparaissaient, les crépitements se changeaient en paroles et la fumée en odeurs.

Le feu était sa mémoire, il contenait ses souvenirs. Et ces derniers cherchaient à se libérer. Quand Elrick les sentit trop près de lui, il les balaya d'un revers de bras ; le feu se replia comme pour encaisser le coup, puis il se redressa avec dignité. Les souvenirs étaient les adversaires qui ne fléchissaient jamais.

Le regard d'Elrick s'abaissa. Une boîte brillait au fond de la cheminée, en métal sculpté, ornée de reliefs symétriques. Elrick l'avait construite des années plus tôt, avant de la jeter avec les autres bûches. Le feu ne l'avait pas consumée.

Il y avait des souvenirs qu'on ne pouvait pas brûler.

Elrick enfonça sa main dans le feu et en retira la boîte. De la fumée se dégageait du métal ardent et des flammèches dansaient sur sa surface courbée.

C'était davantage qu'une boîte. C'était un coffre, contenant le plus merveilleux des trésors. Pourtant, Elrick espérait le voir brûler, disparaître à tout jamais dans le braisier et emporter les souvenirs qu'il contenait. La pointe de ses sourcils se redressa. Des larmes brûlantes menacèrent de couler.

Il eut alors un espoir et tenta d'ouvrir la boîte. Mais celle-ci avait été scellée à sa construction. Elrick songea à la briser de ses mains, voire à la force de sa hache. Mais cela aurait détruit son contenu. Il colla alors la boîte contre sa poitrine et se concentra de toutes ses forces.

Mycila,

Réponds-moi.

Il espérait la voir disparaître dans le feu, mais jamais lui ne pourrait la détruire.

Il eut alors encore plus d'espoir. Le feu ne pouvait pas consumer ce qui était encore vivant. Ce que refermait la boîte existait donc encore. Les années